

5 JANVIER 1963

Ce qui se porte dans les musées d'Art moderne

PAR PIERRE MAZARS

On peut voir depuis plus de deux semaines au musée Galliera une élégante et agréable exposition d'une centaine de toiles, aquarelles et gravures. Cette exposition ne mérite nullement son titre rébarbatif et inquiétant : « Acquisitions récentes du musée d'Art moderne de la Ville de Paris ».

On se prend à redouter que les conservateurs de notre musée municipal n'aient été sollicités, plus ou moins insidieusement, de faire le choix au hasard des innombrables salons hébergés à longueur d'année avenue du Président-Wilson.

Victoire ! Les conservateurs ont résisté aux peintres du dimanche et aux tableaux brossés par les divers corps de métiers de la fonction publique. Ils ont remarqué les meilleurs talents, et le seul reproche qu'on puisse leur faire est de demeurer un peu trop fidèles à une même esthétique, à une manière de réalité poétique tenant tout ensemble du Salon des Tuileries et du Salon d'automne.

Les acquisitions de la Ville de Paris, pour reprendre une comparaison politique, basculent vers une forte majorité du centre droite.

Ozenfant et Lebenstein (dont les guipures brunes furent remarquées dès la première Biennale de Paris) font front, mais il faut remarquer que les œuvres sont des « dons de l'artiste ».

Voici quelques mois, l'amateur d'art pouvait observer un phénomène rigoureusement inverse dans les salles de notre second musée d'art moderne, le Musée national, où les conservateurs exposaient, eux aussi, leurs acquisitions. Les peintres de la génération de soixante ans appartenaient presque tous à la Réalité poétique, mais les jeunes, eux, avaient été choisis dans les limites d'une certaine abstraction.

Au Musée national d'art moderne, le centre gauche pictural marquait des points. Quand verrons-nous une élection « à la proportionnelle » ?

Mais aussi, où la verrons-nous ? M. Clovis Eyraud, en présentant l'exposition du musée Galliera, déplore avec raison que Paris ne dispose pas de salles, de galeries publiques. La plupart des œuvres acquises ces dernières années sont condamnées au purgatoire des réserves tant que les peintres du dimanche continueront à accaparer les cimaises.

Déplorant qu'aucun de nos deux musées d'art moderne n'accueille encore l'avant-garde, quelques peintres et sculpteurs ont décidé, pour cette fin d'année, de se réunir chez Iris Clert. Maurice Henry a posé une lugubre hache sur un billot découpé dans du papier auprès des morceaux de bois noirs de Bury qui se soulèvent, comme des sourcils courroucés, au passage du visiteur. Fièvre, comme naguère le regretté Réquichot, présente ses compositions fantasmagoriques où la salamandre, la pieuvre, le squelette naissent d'un buisson de cailloux et de coquillages. Vail peint sur des fiasques et des flacons de minutieux corps de dames, un fouillis de mollets gainés de soie, de colifichets féminins.

Le Musée d'art moderne de New York, lui, exposait récemment une de ces fiasques.

Nous n'en demandons pas tant à nos conservateurs.

Pierre Mazars.

LE PEINTRE

12 Rue d'Autouillet VIII^e

15 JANVIER 1963

par J. CHABANON

le salon

sur quoi accrocher favorablement un P plus défaillant que sûr et la perspective bien placée. La couleur est fraîche, gen fois, mais trop souvent la pâte dont elle contrôlée comme il conviendrait. Andr

Quatorzième Salon de la Jeune Peinture ; l'on passé le chiffre 13 n'avait pas tellement porté chance à ce Salon qui en somme — si l'on tenait toujours pour heureuses les décisions du Jury — préfigure l'avenir, avec la funeste Biennale (des Jeunes) de Paris, dirigée par l'Etat vers l'état que l'on sait, flou sur les bords et plutôt encoliqué en son centre. En mettant des Jeunes, la Biennale et le Salon en parallèle, c'est celui-ci qui — de fort loin — à nos préférences.

Il est libre. L'Etat (Monsieur l'Etat, écrivait Marcel Aymé — entre jadis et naguère — lors d'une de ses « Nouvelles ») n'y exerce aucun pouvoir. C'est toujours autant de gagné, car pour la Direction des Beaux-Arts, nous sommes plutôt gâtés. Non ? Un génie nous dirige.

Mais les Jurés de « La Jeune Peinture » se laissent un peu abusés — si j'en juge sur leur choix et sur quoi voulez-vous que je juge — par des tournures, des manières et des modes qu'il est fort regrettable de considérer tels des styles.

Le nombre des pochades, des esquisses, prises pour des œuvres accomplies et qui ont droit de cité, ici, est à peine croyable pour l'homme rassis que je suis ; je veux dire dont les hiers remontent à loin. Je n'en tire aucune fierté et, même, me sens tout près de ces jeunes, au reste pas si jeunes que ça.

Si « l'on voit dans l'enfant l'ébauche de ce que sera l'homme » on ne voit pas dans ces « premières façons » ce que sera l'artiste. Ainsi pour ces ébaucheurs qui ont nom : Le Nestour (qui nous a habitués à mieux), pareillement Cuéco (Président du Salon), Humbert, Bellan, Wiernik, Kullenstein, Pranas (la pâte peut être épaisse, mais l'œuvre légère, courte), Collot, Indali, Calsat, Célis, Chériau, Barto, Gatard, Goulard, Louis Martin, Libert et bien d'autres il est probable. J'écris ainsi car j'ai dû visiter l'ensemble, le 8 janvier et j'ai vu les toiles un peu à la sauvette (elles allaient d'une salle à l'autre).

J'imagine — en contre-partie — que me sont passées sous le nez (et les yeux) des peintures dont, je le déplore, on ne trouvera point trace ici. J'ai procédé de mon mieux en me pliant aux exigences de l'imprimeur.